

te hommes braves et fidèles pour suivre de loin Tamanou et son escorte.

—Nyoula est un grand chef, s'écria le conseiller, et la sagesse parle par sa bouche.

Dès le jour même, Tamanou se mit en route avec son escorte. Quelques heures plus tard, une bande de cinquante autres Batongas, conduits par un ami de Tazilé, suivit la trace de M. Novéal et de ses compagnons.

—Si Tamanou et les siens dépassent la Loan-gotha, avait dit le roi au chef du second détachement, rejoignez-les, et forcez-les de revenir.

Tazilé était allé attendre son ami sur la route, et il avait causé longtemps avec lui.

—N'oublie pas mes recommandations, lui dit-il en le quittant. Rejoins Tamanou, et trouve quelque prétexte pour l'égorger lui et sa faible escorte. Puis, tâche de rejoindre les blancs, qui ne peuvent encore être bien loin. Tue-les, et rapporte à Nyoula les trésors que Mbourousémé a eu la folie de leur laisser emporter.

—Mon père parle sagement répondit le Batonga et j'obéirai à toutes ses recommandations.

Tout est relatif dans ce monde. A leur départ du Cap, et même de Kuruman, si Juliette, Clémence et leurs compagnons avaient eu à surmonter les obstacles qu'ils rencontreraient maintenant à chaque pas, ils auraient perdu courage dès la première lieue. Mais la joie d'échapper aux mains des sauvages et aux angoisses qu'ils éprouvaient depuis quelques jours les empêchait de s'effrayer des dangers qui les entouraient.

Les guides que leur avait donnés Tamanou et qu'il avait eu soin de choisir parmi les plus braves et les plus intelligents, connaissaient parfaitement la route.

Touchés du courage avec lequel les deux femmes supportaient la fatigue et les privations, ils ne tardèrent pas à leur témoigner des attentions qu'on n'aurait certes point attendues de leur part.

En revanche, la poltronnerie et la mollesse de Savinien et de Kanstick avaient inspiré aux Batongas un mépris qu'ils ne se donnaient pas la peine de dissimuler. Leurs compagnons en rougissaient pour eux.

Le chef de la bande était Valentin. Son courage, son adresse et son agilité lui avaient valu, dès le premier jour, l'estime des sauvages.

Trois jours se passèrent sans autres incidents que ceux qui se produisent d'habitude, c'est-à-dire des fourrés impénétrables à tourner, des marécages à passer, et quelquefois des bras de rivière à traverser.

Le cinquième après le départ de nos voyageurs de Sérouma, un des Batongas, qui marchait en éclaireur s'arrêta brusquement. Il s'agenouilla pour examiner de plus près des traces qu'il venait de découvrir sur le sol.

Ses camarades accoururent près de lui et suivirent son exemple.

Ils avaient l'air fort préoccupés et se parlaient avec animation.

—Qu'y a-t-il donc ? leur demanda dom Antonio, qui, parlant le babimpé, comprenait assez l'idiome des Batongas.

—Nous venons de trouver le pied d'un Bashoukoulompo, répondit un des Batongas.

—Comment ? fit Antonio surpris, est-ce qu'ils viennent jusqu'ici ?

—Quelquefois pour chasser.

—Et pour piller aussi, ajouta un autre Batonga.

Pendant ce temps, le gros de la caravane s'était approché. On comprend quelle inquiétude ce nom de Bashoukoulompo inspira aux deux femmes

et surtout à Juliette, à qui il rappelait les cruelles épreuves que M. Bartelle avait eues à subir chez ces sauvages si redoutés.

On fit halte pour tenir conseil.

Dans la situation de nos voyageurs, il n'y avait malheureusement pas deux partis à prendre. Au risque de ce qui pourrait en résulter, il fallait aller en avant. En conséquence, on se remit en marche, en ayant soin, toutefois, de redoubler de précautions.

Ce qui rend excessivement difficile et fort dangereux le chemin de Sérouma à Lynyanti, le long du Zambèse, c'est qu'il faut à chaque instant traverser des affluents de ce fleuve. Leur embouchure est presque toujours entourée de marécages, d'herbes énormes ou de broussailles inextricables. Quelquefois, guidés par cet instinct prodigieux que possèdent les sauvages, les Batongas parvenaient à découvrir quelque barque, ou quelque tronc d'arbre caché dans des roseaux. Mais souvent il fallait remonter les cours d'eau qu'on rencontrait, pour trouver un gué ou quelque endroit où le passage fut rendu facile par un de ces îlots assez communs aux environs du Zambèse.

Heureusement qu'on voyageait en été (notre hiver correspond à l'été des Africains), car, après les pluies, il eut été impossible de traverser ainsi les rivières.

Les pieds continuellement dans l'eau, la tête brûlée par le soleil ardent et respirant les miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des marécages à demi desséchés, nos voyageurs ne tardèrent pas à ressentir les atteintes de la fièvre. Valentin fut le seul que la maladie épargna.

En dépit de leurs cruelles souffrances Juliette et Clémence marchaient courageusement sans se plaindre. Leurs pauvres lèvres brûlantes trouvaient encore un sourire pour répondre aux questions inquiètes de sir Richard et de Valentin.

La seconde nuit après la découverte des traces des Bashoukoulompos, Juliette, que la fièvre tenait éveillée, entendit non loin d'elle un imperceptible frôlement. Sans faire aucun mouvement du corps, elle entr'ouvrit doucement les yeux et regarda autour d'elle. Pendant quelques minutes elle ne vit ni n'entendit rien.

A la fin pourtant, elle distingua deux points lumineux qui brillaient au milieu d'un buisson, à vingt pas de là tout au plus.

Au même instant, un corps noir glissa en rampant auprès de la jeune femme, qui faillit pousser un cri. Le sauvage semblait sortir du camp et se diriger vers le fleuve. Était-ce un Bashoukoulompo venant d'égorger quelqu'un des voyageurs ? Était-ce plutôt un Batonga allant explorer les environs et peut-être examiner de plus près les propriétés des deux yeux qui inquiétaient si vivement Mme Bartelle ?

Celle-ci ne savait que faire. Comme toujours, sa première pensée fut pour Valentin.

Habituellement on allumait du feu pour la nuit, à cause des bêtes féroces, et l'on se couchait autour du braisier ; mais la crainte d'éveiller l'attention des Bashoukoulompos avait forcé de renoncer à cette précaution si nécessaire. La lune n'étant pas encore levée, l'obscurité était si profonde qu'on y voyait à peine à deux pas de soi.

### XIII.

N'osant bouger, de peur de donner l'alarme à l'ennemi mystérieux qui veillait si près d'elle, Juliette sentait une angoisse affreuse lui restreindre le cœur. Bientôt elle entendit encore le frôlement